

entretien avec **Lina SANEH & Rabih MROUÉ**

Comment abordez-vous cette nouvelle création ?

On travaille souvent sur un mélange de documents et d'éléments autobiographiques : on part de faits divers et on s'infiltrer dans des documents réels, introduisant la fiction et troublant la nette séparation réalité/fiction. Dans Photo-Romance, c'est différent. On s'immisce dans une fiction, c'est-à-dire que nous jouons les rôles des personnages, mais en tant que Lina et Rabih. En même temps, on introduit des documents du Liban contemporain dans la fiction. Il y a une autre forme de jeu ou de questionnement du jeu théâtral, on se donne un autre angle, avec une fiction très romanesque, le contexte documentaire du Liban d'aujourd'hui et un travail théâtral repensé, qui se tient au centre de ce lien à construire entre document et romanesque. C'est pourquoi, tout simplement, on a nommé le spectacle en accolant les deux termes : Photo-Romance.

Vous abordez dans Photo-Romance la question du fascisme. Qu'est-ce que le fascisme au Liban aujourd'hui ?

La plupart des partis sont à tendance fasciste : repliés sur eux-mêmes, racistes et intolérants envers les autres, avec des pointes d'hystérie et des affirmations de virilité agressives. Par ailleurs, dans la société, il y a cette mentalité de petits-bourgeois honnêtes, bons citoyens, bons pères et bonnes mères de famille, qui est sans cesse mise en avant, alors que partout la corruption et le clanisme règnent. Les notions de démocratie, d'ouverture, de tolérance et de discussion, tout en étant désirées et réclamées, sont mises à mal. Face à la vie politique désordonnée, chaotique et corrompue, on trouve refuge dans le fantasme d'un leader fort, El Zaïm, El Rayess, El Sayyed, etc., symbole de la force virile, et qu'on pense capable d'imposer l'unité, l'ordre, la discipline, la loi et la justice, par la seule force de sa volonté inébranlable, de son honnêteté naturelle, innée et donc insoupçonnable, de sa foi inplacable tant en Dieu qu'en lui-même, et enfin en espérant que tant de qualités ne pourront qu'avoir un effet de contagion enthousiaste chez les gens (quitte à aider cette contagion naturelle et spontanée par quelques nécessaires et inévitables « coups de bâton » si besoin est). Ceci dit, notre propos n'est plus très précisément le fascisme. Nous interrogeons plutôt la place de la gauche libanaise prise au piège entre les deux extrêmes actuels au Liban : le fondamentalisme islamique et l'ultra-capitalisme, tout autant confessionnels et traditionnels. Le fascisme reste en arrière plan, comme caractère général des différents partis et parties.

Mais le terme même de « fascisme » n'existe pas au Liban...

Si, mais personne ne semble faire le lien, sauf parfois pour accuser les autres, d'autres partis ou parties, alors que le rapprochement de cette mentalité assez primaire avec le fascisme nous saute aux yeux.

Le fascisme au Liban pourrait-il être comparé au fascisme tel que l'ont connu certains pays européens ?

Non, n'oublions pas qu'au Liban, ce n'est pas un fascisme d'Etat, c'est une tendance, une mentalité. Le fascisme est latent chez chacune des grandes communautés libanaises. Chacune, avec son parti respectif, à tour de rôle, réussit pendant quelque temps à imposer son hégémonie sur une région où elle dispose d'une majorité de sympathisants. Il s'agit donc plus et surtout d'un totalitarisme local, régional, que d'un fascisme au sens que l'a connu l'Europe à certaines époques.

Et la gauche libanaise ?

Justement, c'est elle que nous interrogeons dans ce travail. Il nous semble qu'elle ne joue aucun rôle actif mais tente plutôt de vivre en parasite dans un camp ou un autre. Manipulée, dénigrée, rejetée, comme si c'était une lèpre d'être de gauche. Ou alors cantonnée dans une naïveté un peu romantique, elle croit diriger, depuis les coulisses et discrètement, ses ennemis-alliés, qu'ils soient de ce camp ou d'un autre, et diriger ainsi l'Histoire, et empêcher les choses d'aller vers le pire. Alors que c'est elle qui est en fait utilisée et manipulée aux dépens d'elle-même. Il y a un aveuglement terrible dans le destin de la gauche au Liban. Soit ses dirigeants sont assimilés peu à peu aux partis traditionnels, soit ils sont assassinés. On questionne donc la gauche libanaise, avec un mélange de douceur mélancolique et de dureté. Une gauche qui voudrait être dans l'action, voudrait être patriotique, mais c'est précisément cela que les partis traditionnels lui refusent. C'est ce que représente un des deux personnages de la pièce qui est un ancien militant de gauche.

Et à propos du second personnage ?

C'est une femme au foyer, épuisée, fatiguée, vieillie, à cause de son milieu, de ses enfants, de son mari, des tâches quotidiennes de mère, d'épouse et de femme de ménage dans lesquelles la cantonne la société patriarcale traditionnelle. Venant pourtant d'une famille relativement plus ouverte, elle a admis sa vie telle quelle, avec son mari, sans trop se poser de questions. En fermant son horizon, elle est en train de se transformer en une ombre. C'est sa rencontre avec cet ancien militant de gauche qui va remettre ça en cause.

Vous allez projeter beaucoup de photographies sur scène ?

C'est le principe formel du spectacle, la confrontation du « jeu » avec les images. Le jeu est partagé entre une partie pré-filmée, montée et projetée, et ce qui se passe en direct sur scène : la lecture du texte, la musique et le bruitage live, et ce que cela engage quand même du corps, de jeu, de représentation et de performance... comme un clin d'œil, un dédoublement. Par ailleurs, nous projetons des photos de la réalité contemporaine du Liban, des archives, des documents. Il y aura donc sur scène plusieurs narrations alternées ou simultanées. La lecture du texte, les photos de la fiction, les images d'archives du Liban, la musique, le bruitage ainsi que la bande-son des images d'archives.

Comment questionnez-vous la notion de représentation, d'incarnation ?

Ce qui est en jeu ici, c'est comment représenter tel ou tel autre milieu, tout en restant éloignés du réalisme, en n'essayant pas de reconstituer le cadre sociologique, le genre d'habitat, les habits, les manières, etc. Comment représenter sans jouer des rôles, des personnages, mais en s'immiscant dans une histoire, un cadre, un milieu qui ne sont ni tout à fait les nôtres ni tout à fait autres ? On ne va pas vers la réalité représentée mais on l'amène à nous, créant ainsi un mélange hybride et hétérogène qui fonctionne quand même. Par exemple, dans la bande-photo, nous gardons, Rabih et moi, nos noms, et la fiction met en scène deux personnages dans des situations invraisemblables par rapport au contexte social libanais. Ou alors, si Lina (celle de la fiction) appartient à un certain milieu religieux et idéologique bien déterminé, je ne cherche pas à recréer ce milieu dans les costumes, par exemple, car ce qui est dénoncé dans notre travail, c'est, entre autres, la marginalisation de la femme et la mentalité traditionnelle, qui sont tout aussi vraies et identiques (bien qu'à des degrés divers) dans presque tous les autres milieux religieux et idéologiques.

S'éloigner donc du réalisme tout en faisant en sorte que ceci reste quand même assez plausible, assez possible et assez ressemblant, mais sans identification totale. Casser l'identification psychologique et jouer avec le fétiche glamour : le « roman-photo » nous semble se prêter très bien à cela.

Cette pièce risque-t-elle de soulever quelques passions et quelques polémiques au Liban comme certaines autres ?

On ne sait jamais à quoi s'attendre avec le public libanais... Il nous surprend toujours dans un sens ou dans l'autre. Mais quelle que soit la réaction, c'est leur liberté et c'est la nôtre. Tant mieux si ça soulève débats et passions, c'est qu'il y a quelque chose qui gêne. J'espère que la critique saura nous gêner aussi. Pour nous, ce spectacle est surtout une manière nouvelle de travailler d'un point de vue artistique. On éloigne un peu le document, le fait divers, on repense le corps sur scène selon le code du cinéma, du roman-photo, de la fable allégorique. Est-ce du théâtre ou non ? Du cinéma ou non ? Notre intérêt premier est toujours de questionner la représentation artistique avec ce qu'un tel questionnement pourrait avoir comme effets, résonances ou échos sur la notion de représentation politique aussi.

C'est aussi un spectacle très politique...

Oui, c'est un spectacle politique, on est dans l'actualité du Liban contemporain. En même temps, ce n'est pas en tant que Libanais qu'on est à Avignon cette année, mais en tant qu'artistes. C'est très clair pour nous : notre projet est artistique. Il est politique aussi, évidemment, mais nous ne désirons pas qu'on nous cantonne dans le rôle des Libanais de service. Nous sommes très heureux de partager cette édition du Festival en qui nous avons confiance. C'est ce choix artistique-là qui nous convie à Avignon en 2009, pas l'actualité libanaise...

Propos recueillis par Antoine de Baecque pour le Festival d'Avignon 2009